

LA PETITE FILLE ET LE JAGUAR

Sergio Ramírez



Photo Daniel MORDZINSKI

La révolution victorieuse au Nicaragua en 1979 a été la dernière du XXe siècle en Amérique latine. Une révolution très brève, ne durant à peine qu'une décennie avec la particularité de s'achever en 1990, lorsque le « Frente Sandinista » perdit dans des élections le pouvoir qu'il avait gagné par les armes.

Au cours de ces dix années, le Nicaragua a servi de vitrine et de miroir. C'était une vitrine parce que beaucoup de monde voulait observer les premiers pas d'une révolution qui avait proclamé sa différence dès ses débuts. Et c'était aussi un miroir parce que le visage de cette révolution débutante pouvait avoir à l'avenir celui d'autres mouvements qui naîtraient sur le continent.

Jamais sur une période si courte, il n'y a eu autant d'articles d'opinion, de livres écrits ni autant de débats lancés dans les moyens de communication audiovisuels et écrits comme dans les universités sur ce qui se passait dans un pays aussi pauvre. Aucun

autre fait historique, depuis la Guerre civile espagnole, n'avait attiré autant d'intellectuels, d'artistes et d'écrivains qui voulaient venir voir la situation sur place ; cet affrontement déséquilibré entre les États Unis et le Nicaragua rappelait le combat de David et Goliath, et tous voulaient donc voir de leurs propres yeux ce qui était en train de se passer.

Entre autres personnages célèbres, avec Günther Grass, Harold Pinter, Gabriel García Márquez et Mario Vargas Llosa, quatre prix Nobel de littérature passèrent par le Nicaragua ; certains qui ne l'ont jamais été mais qui auraient dû l'être comme Graham Greene, William Styron, Julio Cortázar et Carlos Fuentes firent aussi le voyage ; et on pourrait en citer d'autres encore comme Salman Rushdie qui pourront l'être peut-être un jour.

Tous venaient voir comment fonctionnait un modèle qui devait concilier avec toutes sortes de contradictions, d'imprévus et de concessions une réalité qui ne s'adaptait pas facilement à l'implantation de schémas idéologiques et devait faire face aux rigueurs imposées par la guerre, les pénuries économiques et le contexte international ; autrement dit, faire face aux nécessités de la survivance.

Mais pour un observateur étranger, malgré toute la capacité d'analyse qu'il pouvait montrer, et malgré toute la perspicacité qu'il pouvait avoir, beaucoup de questions restaient forcément sans réponse. Des conceptions et des stratégies se faisaient et se défaisaient et le grand débat occulte se tenait entre idéologie et réalité. C'est à dire, entre ce que l'on prétendait et ce qui était possible. Et c'est la réalité qui a fini par gagner ce débat.

Salman Rushdie, qui est venu en 1986, avait posé la grande question sur le destin de la révolution avec l'épigraphe anonyme qu'il avait choisi pour son essai *Le sourire du jaguar*, résultat de son expérience lors de ce voyage :

*Une petite fille nicaraguayenne se promenait
toute souriante sur le dos d'un jaguar.
Ils revinrent un peu plus tard,
la petite fille dans les entrailles
Et son sourire sur la face du jaguar*

Le jaguar pouvait finir par dévorer la petite fille et s'emparer de son sourire, c'était l'immense risque et la grande question.

Quand Carlos Fuentes se déplaça pour la seconde fois en janvier 1988 accompagné de William Styron, c'était presque le dénouement de la guerre des *contras* et le moment des intenses négociations de paix entre les présidents centraméricains, alors que les accords d'Esquipulas venaient d'être signés l'année précédente.

Le journaliste Stephen Talbot rappelle dans un reportage de la revue *Mother Jones* cette visite des deux romanciers amis : « Ils étaient partis en jeep dans les montagnes au nord de Matagalpa où les *contras* étaient partout. Ils avaient survolé des champs récemment irrigués dans un hélicoptère soviétique ; ils avaient plusieurs fois traversé un lac dans une embarcation aussi délabrée et rouillée que *The african queen* ; ils avaient visité des coopératives agricoles en lutte et une fabrique de chaussures qui ne pouvait cacher son dénuement désolant ; ils avaient parlé avec des blessés dans les salles sinistres d'hôpital... et ils avaient eu des heures de discussion avec les dirigeants sandinistes, Daniel Ortega, Sergio Ramírez, Tomás Borge, Ernesto Cardenal et Jaime Wheelock. »

Dans une de ces conversations sur les possibilités qu'avait la *contra* de battre les sandinistes, Tomás Borge avait déclaré sans hésiter qu'une telle chose était impossible, « parce que les *contras* vont à contre-courant de l'histoire. » Fuentes l'avait interrompu pour demander : « Et vous oubliez l'expérience de Guatemala en 1954 et au Chili en 1973 ? Est-ce qu'on n'a pas eu la démonstration que la gauche pouvait être battue ? » Borge lui avait répondu sur un ton cassant. « Pas du tout. Eux, ils n'ont pas armé le peuple, et c'est pour ça qu'ils ont perdu. »

Après, se souvient Talbot, on avait abordé le sujet des partis d'opposition. Borge avait dit que selon lui, il n'y en avait aucun qui pouvait battre les sandinistes dans les urnes. « Non, c'est vrai, pas maintenant », avait acquiescé Fuentes, « mais plus tard, pourquoi pas ? » « Ils ne pourront nous battre que s'ils sont anti-impérialistes et révolutionnaires, si un parti réactionnaire gagnait, je ne croirais plus aux lois du progrès politique. » avait proclamé Borge. « Moi je ne serais pas si sûr de l'infaillibilité de ces lois », avait averti Fuentes. Les romanciers peuvent parfois devenir des prophètes de l'histoire.

Günter Grass, vint, lui, en mai 1982. Il était accompagné de l'écrivain Johano Strasser. Social-démocrate convaincu, partisan déclaré de Willy Brandt et témoin au premier rang du conflit est-ouest qui avait coupé Berlin en deux, sa question, en arrivant au Nicaragua, était la même que celle de Salman Rushdie : La révolution allait-elle commencer à dévorer ses propres enfants ? Le tigre allait-il dévorer la petite fille ?

C'était ce qu'il avait écrit dans son reportage *L'arrière-cour*, publié à son retour en Allemagne.

Je m'étonne de parler d'évènements si lointains, quand j'ai l'impression que je peux encore les toucher du doigt, de voir Vargas Llosa dans mon bureau de la *Casa de Gobierno* enregistrer devant les caméras l'interview qu'il venait de me faire pour son émission *La torre de Babel* qui passait à Lima pour *Panamericana de Televisión*.

Très peu de témoins ont assisté à l'histoire qui a commencé à s'écrire ensuite et plus personne ne vient voir celle qui s'écrit maintenant. Le bel enchantement de cette époque est parti en fumée.

En ces temps de splendeur, Noam Chomsky donnait des cours à la *Universidad Centroamericana* à Managua, Joan Baez chantait au *Teatro Nacional*, on pouvait croiser dans la rue Allan Ginsberg ou Lawrence Ferlinghetti, deux des grands poètes de la *beat generation*. Ou voir García Márquez en train de lire sur une place devant des milliers de personnes.

Aujourd'hui, les temps ont changé, il ne reste que la vision du jaguar qui se promène avec la petite fille au fond de son ventre.

Masatepe, juillet 2016

Sergio RAMÍREZ

Traduction : Jacques Aubergy